

## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.*

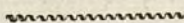
PARIS.

Ce 14 Mars 1813.

On a coutume de se rassembler à Paris, à l'heure même où l'on se sépare en province. Quand des élégans sont allés le matin à la promenade, et le soir au spectacle, on croiroit que la journée est finie pour eux, et c'est pourtant alors qu'elle commence. Le moment où l'on sort du théâtre est celui où l'on se rend en société : aussi la conversation ne languit-elle jamais, et l'on se raconte réciproquement à minuit les évènements dont on fut témoin dans le jour. Voulez-vous savoir s'il y a eu du monde au bois de Boulogne, si l'intrigue amoureuse de madame une telle subsiste encore, si M. tel autre a encore le même crédit et le même luxe ; si Mondor a donné un bon diuer ; si la pièce des Français ou des Boulevards a réussi ? Allez dans une société à la mode, et là vous trouverez au milieu d'une foule de gens qui ne s'occupent de rien que d'un as de pique ou de carreau, beaucoup d'autres individus qui s'occupent sérieusement de futilités, et qui tranchent légèrement sur les choses les plus sérieuses. Il y a quelques jours que dans une de ces maisons ouvertes à tous ceux qui se présentent avec beaucoup de hardiesse sur le front et le gousset bien garni, arrivèrent deux sociétés, dont l'une venoit du théâtre de la Gaité et l'autre des Français. Ah ! la jolie soirée ! quel spectacle intéressant ! L'excellente pièce, disoient les uns !



C'est une soirée perdue , s'écrioient les autres ! Je n'ai pu m'empêcher de siffler. Oh , quel détestable ouvrage ! Ceux-ci , disois-je en moi-même , viennent de quelque spectacle , où ils auront vu un mélodrame ; et les premiers , des Français , où on leur aura donné une bonne comédie. Pas du tout , j'étois dans l'erreur ; et j'appris par la suite de la conversation que , jugeant comme à l'ordinaire par esprit de parti , sans connoissance de cause , et sans avoir même pris la peine d'écouter : ceux-là vantaient le mélodrame de *Palmerin* , et ceux-ci condamnoient sans appel *l'Intrigante* , comédie en cinq actes , ouvrage important , estimable , qui , malgré quelques défauts , méritoit au moins d'être entendu et d'être apprécié par des juges moins superficiels et plus connoisseurs. Ainsi , il est de mode de ne pas dire de bien de la dernière comédie jouée aux Français ; mais la mode ne dure qu'un jour ; et un ouvrage bien écrit , qui ne se soutiendrait pas même au théâtre , vivroit encore longtemps dans la mémoire et dans l'estime des gens raisonnables et des hommes de lettres.



Les premières redingotes qu'ont porté ces dames étoient amples et longues ; elles descendoient jusqu'aux pieds , et , au moyen du capuchon dont elles étaient armées , elles défendoient aussi la tête des injures de l'air. Ah ! s'écrioient les médecins et les maris , la mode est du moins cette fois d'accord avec la raison , et l'agréable se trouve réuni à l'utile ! A peine avoient-ils parlé et déjà la mode change , le capuchon est supprimé , et la redingote , qui trainoit à terre , couvre à peine le genou !

La santé est le premier bien de l'homme ; mais , on l'a dit depuis longtemps , on n'apprécie ce bien que lorsqu'on l'a perdu : et le docteur , le mari , l'ami sûr et fidèle auront beau parler à une femme de sa santé , elle écoutera indifféremment leurs avis , tandis qu'elle ne pourra se défendre des séductions de l'artiste qui lui dira : Supprimez ce capuchon , madame ; il vous grossit les épaules ; décolettez votre robe qui cache la blancheur de votre poitrine , et raccourcissez votre pardessus qui gêne votre marche et vous donne l'air d'un paquet !

Quand la raison est aux prises avec l'amour-propre , la victoire n'est pas douteuse ; et cette vérité que nous appliquons pour l'instant au beau sexe , reçoit la plupart du temps une application aussi juste envers cette autre moitié du genre humain , qui se qualifie de raisonnable. Un homme petit-maître est aussi foible qu'une petite-maitresse , et il est de plus , assez souvent , ridicule !

LE CENTYEUX.



Une chute toujours entraîne d'autres chutes.

Celle qu'a faite *la Pauvre fille* (pantomime nouvelle de la Gaité), lui attire beaucoup de malheurs, ainsi qu'à son amant, à son père et à son enfant. Les dames se sont vivement intéressées à cette *pauvre fille*, qui termine ses aventures par se faire religieuse, et sont sorties de la *Gaité* en pleurant. Un amateur a calculé que mademoiselle Dumouchel, (chargée du rôle de la *pauvre fille*) tomboit douze fois dans la pièce; ce qui prouve de nouveau

Qu'une chute toujours entraîne d'autres chutes. \*

Evitez l'éclat du *balcon*, au Théâtre-Français; craignez que l'on ne vous découvre dans les loges du *ceintre* et même à certaines places des *troisièmes*, à l'Opéra; fuyez les *secondes*, à Feydeau; recherchez-les, aux Variétés; enveloppez-vous de l'obscurité du *rez-de-chaussée*, au Vaudeville, ou bien attendez-vous, Mesdames, à des hommages qui pourroient vous embarrasser.

L'OBSERVATEUR.

#### FAITES MON BONHEUR.

A mon entrée dans le monde, j'entendis une femme à qui je rendois des soins, chanter une romance d'un ton si passionné, que je tombai à ses genoux, en lui adressant ces jolis vers de Laujon :

Ah ! que vous chantez tendrement !

Eglé, que n'aimez-vous de même ?

Vous seriez mon bonheur; vous faites mon tourment ?

Levez-vous, me dit-elle, mon jeune ami, et ne vous méprenez pas sur le vrai sens des expressions. *Je ferois votre bonheur*, et ne vous rendrais pas heureux. Le bonheur ne consiste pas dans le délire momentané du plaisir. L'ivresse du nectar dont l'amour abreuve ses favoris, se dissipe comme celle de la liqueur que Bacchus verse à ses ménades. L'accès une fois passé, rien ne reste que le regret ou le désir; et certes ce n'est pas là le bonheur. Voyez, ajouta ma philosophe de 27 à 28 ans, voyez un voyageur surpris par une nuit orageuse : des éclairs lui montrent sa route par intervalle, mais ce n'est que pour le plonger ensuite dans une obscurité plus profonde; tel est l'effet du plaisir.

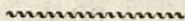
J'ai eu, depuis cet entretien, plus d'une occasion de me convaincre de la vérité de cette comparaison. Le plaisir passe comme l'éclair; et plus il a été vif, plus est pénible l'ennui qui lui suc-



cède. Les jouissances en tout genre amènent la satiété et les dégoûts; et le bonheur est une continuité de bien être; il tient plus à l'économie des plaisirs qu'à leur fréquence.

Ma vieille tante se plaignoit un jour à moi de n'être pas heureuse. Vous avez trop joui dans votre bel âge, lui dis-je; votre printemps a dévoré votre automne. Faut-il donc, reprit-elle avec un peu d'humeur, faut-il renoncer aux plaisirs dans la saison de la vie la plus propre à les goûter? — Je suis loin de le penser, ma chère tante. Le plaisir est une fleur dont le parfum est si doux, l'éclat si flatteur, la durée si courte, qu'on ne sauroit trop s'empres- ser de la cueillir; mais cueillez et ne moissonnez pas. Ce sont les mécomptes qui font le tourment journalier de la vie; je veux donc qu'on s'éclaire sur la valeur des mots, qu'on ne s'aveugle point sur la nature des choses, qu'on ne cherche pas le bonheur où il ne peut se trouver, et qu'on ne se persuade pas que des couronnes de roses sont des couronnes d'immortelles.

\* \* \*



SOUVENIRS ET PORTRAITS. 1780—1789. Par M. de Lévis (1).

Un des trente-six chapitres de cet intéressant ouvrage a pour titre : *les Médecins*.

« Elle étoit étonnante, dit M. de Lévis, l'influence que les principaux médecins exerçoient dans ce temps-là (2) en France sur leurs malades de la haute société, et surtout sur les personnes du sexe. Elles avoient pour eux une confiance tendre et soumise, et leur admiration sans bornes étoit accompagnée des attentions les plus recherchées. Je ne saurois comparer les sentimens de ces dames pour leurs médecins qu'à ceux que leurs grand'mères avoient, à la fin du siècle de Louis XIV, pour leurs directeurs; et dans le fait, la préférence que, de nos jours, le corps avoit obtenu sur l'ame, explique assez ce déplacement d'affections. Quoi qu'il en soit, les médecins qui avoient cette vogue extraordinaire étoient en très-petit nombre; ce qui ne doit pas étonner lorsque l'on songe qu'ils devoient réunir à des talens reconnus dans leur art, un esprit délié, la connoissance du cœur humain, l'usage du monde, et des manières agréables; mais, avant tout, il falloit qu'ils eussent ou qu'ils feignissent un cœur sensible. Comme sur vingt fois qu'ils étoient appelés, il y en avoit au moins quinze plutôt de luxe que de nécessité, on voit bien qu'ils avoient plus

---

(1) Un volume in-8° de 268 pages; prix, 5 fr., et port franc, 6 fr., en papier vélin, 10 et 21 fr.; à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) Fin du règne de Louis XV.



de plaintes à entendre que de remèdes à ordonner. Ils devoient écouter avec l'air du plus vif intérêt les longs récits de leurs malades; et cependant il ne falloit point traiter trop sérieusement leurs inquiétudes, de peur de leur donner des craintes réelles, moyen sûr d'être pris en aversion et éconduits, tandis qu'en les traitant brusquement de chimères, ont eût choqué leur amour-propre ou passé pour un homme dur. L'art consistoit à relever le courage de ces âmes amollies, à leur prescrire, avec une apparence d'attention, de ces ordonnances innocentes qui satisfont l'esprit sans nuire à la santé, et à terminer par une plaisanterie délicate et légère, une visite dont le commencement avoit été consacré à la sensibilité. Qu'il y avoit loin de ces docteurs aimables à ceux du temps de Pascal! Lorsque ce grand penseur disoit : « Qui voudroit d'un médecin sans soutien ? » il étoit loin de prévoir un tel changement de mœurs; mais il avoit raison de se moquer de l'aveugle confiance que l'on avoit alors pour l'habit. S'il eût écrit de nos jours, il n'eût pas moins ri de la confiance dans cet intérêt prétendu que les femmes pensoient inspirer à leurs médecins. Les moralistes ont toujours raison. Les hommes changeant de hochets; mais chaque siècle a les siens.

Il y avoit, à l'époque dont je parle, plusieurs médecins célèbres, et qui, indépendamment de toute autre considération, méritoient leur célébrité; c'étoient Tronchin, Bouvard, Lorry et Borden (1). Les ouvrages de ce dernier jouissent encore, malgré les progrès de la science, de la plus grande estime. Tronchin, étranger (ce qui a toujours été un titre de recommandation en France), avoit mis de l'adresse et presque de la charlatanerie pour assurer dans le commencement ses succès; par exemple, il imagina de conseiller à une jeune femme qui avoit besoin d'exercice, de frotter son appartement; ce qui réussit si bien, que la moitié de la bonne compagnie de Paris se mit à frotter. Une autre année, il proscrivit la soupe. Mais un service essentiel qu'il a rendu aux gens de lettres et à tous ceux qui, par état, sont obligés d'écrire longtemps de suite, c'est l'invention des tables qui se lèvent et s'abaissent à volonté : elles portent son nom, et l'usage n'en sauroit être trop recommandé.

Bouvard, non moins habile que ses trois confrères, n'a guères laissé que des bons mots. On sait que la mode exerce à Paris son empire sur la médecine comme sur tout le reste. Or, il fut un temps où l'écorce de l'orme pyramidal étoit en grande réputation; on la prenoit en poudre, en décoction, en elixir, même en bains; elle étoit bonne pour les nerfs, la poitrine, l'estomac : que sais-je? c'étoit une véritable panacée. Au plus fort de la vogue, une de ses malades demandoit à Bouvard si elle ne seroit pas bien d'en prendre : « Prenez, Madame, répondit-il, et dépêchez-vous pen-

(1) *Tronchin* mourut en 1781, *Bouvard* en 1787, *Lorry* en 1783, *Borden* en 1776.



» dant qu'elle guérit. » Lorsque Barthez , fameux professeur de Montpellier , arriva à Paris , il excita un enthousiasme presque universel dans le grand monde ; c'étoit un homme savant et spirituel , mais qui avoit plus de théorie que de pratique , et qui devoit tout cet éclat à la seule guérison du comte de Périgord , commandant de Languedoc. Bouvard voyoit avec quelque jalousie s'élever une réputation qui menaçoit d'éclipser la sienne. On lui demanda ce qu'il pensoit du nouveau venu. « Ce que je pense de » M. Barthez , répondit-il avec son air grave et malin , c'est qu'il » a bien de l'esprit , beaucoup de connoissances , qu'il sait beau- » coup de choses , et même un peu de médecine. » On prétend qu'il répondit au cardinal de ..... , prélat peu régulier ( d'autres disent à l'abbé Terray ) , qui se plaignoit de souffrir comme un damné : « Quoi ! déjà , Monseigneur ? » Pour moi , je crois bien qu'il a pu dire cela d'un de ses malades , mais non pas le lui répondre ; les mœurs s'y opposoient. Les inférieurs faisoient quelquefois des réponses très-caustiques , mais point sans y être provoqués par des railleries.

Lorry avoit un caractère tout différent. Ses plaisanteries étoient douces et ses manières insinuantes. Il avoit le talent d'égayer ses convalescens et de consoler ses malades ; il entroit dans leurs peines , partageoit , pour ainsi dire , leurs souffrances , et il les dépeignoit avec une telle exactitude , qu'il sembloit les ressentir lui-même. C'est ce qui fit dire à la comtesse de C\* , en le recommandant à une de ses amies : « Ce pauvre M. Lorry , il est » si au fait de tous nos maux que l'on diroit qu'il a lui-même » accouché.... »

---

DE DEUX JEUNES GENS DE MA CONNAISSANCE.

Paul est un jeune homme plein de sagesse ; Ernest est un garçon plein de philosophie.

Vous me demanderez quelle est la différence qui peut exister entre un philosophe et un sage.

Il y en a une grande. Vous allez voir.

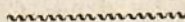
Paul n'a que des ressources bornées , des revenus fixes. Il ménage , il compte avec lui-même , et , vers la fin du mois , s'il voit que , malgré ses économies , il ne pourra joindre les deux bouts , il se retranche encore , il s'impose de nouvelles privations ; et , de la sorte , il parvient à faire honneur à tous ses petits engagemens. Il ne va par semaine qu'une fois au spectacle , toujours au parterre ; il n'a point de dame qu'il conduise au bal ; il ne prend point de voitures ; il ne déjeune que le dimanche au café de Chartres. L'autre jour , j'entrai chez lui comme il faisoit la revue de ses vêtemens et de son linge. Il



s'étoit levé de grand matin pour avoir le temps de suivre cette opération dans tous ses détails. Il revit tout. Il mit de côté plusieurs gilets qui avaient besoin de boutons. Deux jabots étoient déchirés ; il en prit note. Trois cravates se trouvèrent égarées , précisément de ses plus belles , de celles que sa sœur lui a brodées , il sonna le portier , et lui fit une semonce qui n'étoit pas mince. La blanchisseuse parut. Elle avoit oublié quatre serviettes et un caleçon ! Ce fut une terrible scène..... J'ai su depuis , qu'avec tout cela , Paul avoit retrouvé du moins ses cravates. Voilà ce que c'est que d'être rangé.

Ernest y fait moins de façons. Il n'est jamais chez lui et toujours sa porte est ouverte ou à-peu-près. La clef de son appartement est chez le portier. Chacun peut monter , aller , venir , descendre , choisir , emporter , comme il lui convient. De linge , Ernest a-t-il su de sa vie ce qu'il en avoit ? C'est un blanchisseur qui le prend , qui l'écrit , qui le rend , qui l'arrange. Aussi ne faut-il voir ni les bas percés que notre jeune homme met dans ses boîtes , ni ses mouchoirs tachés , ni ses chemises en lambeaux. Il ne compte guères ni avec lui-même , ni avec les autres , ou s'il compte , c'est pour se ruiner. Car dès qu'il voit que ses fonds baissent , c'est une raison pour lui d'y attacher moins d'importance. Il se dit que ce n'est plus le cas d'y regarder , et que pour si peu de profit qu'il en retireroit ce n'est pas la peine de se donner tant de mal. De cette manière , il se trouve bientôt sans argent. C'est ordinairement vers le milieu du mois que cela lui arrive. Vous croyez qu'alors il se désole. Il n'en est rien. C'est justement à cette époque qu'il fait preuve de force et de raison. C'est le temps où il se livre à l'étude , aux réflexions , aux contemplations. Il ne saurait rien , il n'auroit rien appris , s'il avoit eu de l'ordre. Mais , dieu merci , il n'en est pas de-là. Chaque jour même il renchérit dans le peu de soin qu'il a de ses affaires ; et s'il continue , il aura incessamment le loisir de devenir l'un des plus savans hommes du monde. Voilà ce que c'est que d'être philosophe.

LE RÔDEUR.



O U V R A G E N O U V E A U.

*Nouvelle méthode pour enseigner le français aux demoiselles ; ou le Guide des Mères qui dirigent elles-mêmes l'éducation de leurs Filles ; par Mademoiselle Vauvilliers. Seconde édition , corrigée et augmentée. Un volume in-12. Prix , broché , 2 fr. 50 c. ; et , franc de port , 3 fr. A Paris , chez F. Guitel , libraire , rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois , n. 27.*



## M O D E S.

Quelques chapeaux de velours noir, à plumes blanches, forment un contraste frappant avec les coëffures ordinaires : la calote en est basse; ils sont retroussés, à droite, par une gance de la couleur des plumes. On double de blanc les chapeaux verts, et on les pare de bouquets de violettes-violettes, ou de touffes de lilas-lilas. Ce sont aussi, pour l'ordinaire, des violettes-violettes que l'on met sur les chapeaux citron. Quant au lilas, il est quelquefois blanc sur les chapeaux jaunes. Les jacinthes couleur de rose se placent ordinairement sur les chapeaux rose. Beaucoup de chapeaux blancs ont des liserés lilas : pour appareiller ces liserés, on prend des roses hoiteuses, dont une moitié est blanche et l'autre lilas. Il y a autant de fleurs sur une cornette et sur un toquet de tulle, que sur un chapeau, c'est-à-dire, ou une rose mousseuse avec ses boutons, ou trois ou quatre bouquets de violettes, trois ou quatre touffes de lilas, six ou sept brins de jacinthes. Les coëffeurs employent des guirlandes dont le feuillage est en clinquant. Ce sont aussi des tresses en clinquant qui forment la base de leurs coëffures chinoises. On ne compte encore que quelques sacs à ouvrage en forme de gibecière : les dames les portent suspendus à leur côté, par deux chaînes d'or à anneaux ronds : le ressort est d'or; et l'étoffe de velours tout uni : ils ont été achetés rue de Richelieu, au Petit-Dunkerque. Quelques robes de demiparure se font en gaze-coton; elles ont pour garniture, au bord inférieur, un large ruban de satin rose ou bleu de ciel, bordé à cheval; au-dessus du ruban, deux ou trois rangs de tulle à pois; et au-dessus du tulle, un rouleau de satin. Le haut de la robe se garnit d'un petit ruban de satin et d'un tulle.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1297 et 1298.

Le 20, paroîtront les gravures de *Meubles*, 371 et 372. Il y a sur la première de ces planches un Canapé à cinq places, et sur la seconde, un Pommier et une Chaise de salle à manger. On appelle *Pommier*, une espèce de lit de repos, dont le dossier est placé à l'un des coins. Assis, on peut étendre ses jambes. Nous ignorons d'où ce meuble tire son nom.

Une *Merveilleuse* paroitra incessamment; elle est en domino.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 185, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*